

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche. - La Leçon de Musette, d'après M. W. Bouguereau. - La Cathédrale de Cantorbéry. - Les Chevaux domptés par l'Electricité.
TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Les Visions du Père Maclou. Nouvelle. - Le Rival du Papillon. - Chacun son Goût. - Bannière du Toit paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.
Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N° 28.

— 10^e ANNÉE. —

15 Mai 1880

NOS GRAVURES.

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

François Joseph I, empereur d'Autriche, roi de Hongrie, etc., né à Schoenbrunn le 18 août 1830, est le neveu de l'empereur Ferdinand I^{er}, et le fils aîné de l'archiduc François-Charles et de la princesse Sophie, fille de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Il reçut une brillante éducation sous la surveillance de sa mère et sous la direction d'un homme éminent, le comte

de Bombelles; il montra de bonne heure beaucoup d'intelligence et de goût pour l'étude.

François-Joseph prit le pouvoir au milieu de circonstances très-critiques. La révolution française de 1848 eut un terrible contre-coup à Vienne, où deux sanglantes insurrections éclatèrent. L'empereur régnant, Ferdinand I, fatigué du pouvoir, affaibli par l'âge, abdiqua le 2 décembre à Olmütz, en faveur de son frère, qui le même jour céda ses droits au trône à son fils aîné, François-Joseph.

On connaît les soulèvements qui eurent lieu

en Hongrie et dans le royaume Lombard-Vénitien, la guerre qui surgit entre l'Autriche et le Piémont, soutenu par Napoléon III, et dont la conséquence fut la perte des possessions autrichiennes en Italie.

François-Joseph s'est constamment appliqué, avec une grande sagesse, à ramener la prospérité dans ses Etats par des mesures et des institutions destinées à favoriser tous les intérêts et à répondre aux aspirations des divers peuples placés sous son sceptre.

Il est d'une grande bonté et d'une grande



L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

bienveillance; on cite de lui mille traits qui prouvent, et l'amour dont ses sujets l'entourent, et la simplicité de ses mœurs.

Il a épousé, le 24 avril 1854, la princesse Elisabeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Joseph des Deux-Ponts-Berkenfeld, duc en Ba-

vière, née le 24 décembre 1837. De ce mariage sont issus trois enfants, dont deux filles et un fils. L'archiduchesse Gisèle, l'aînée, est mariée au prince Léopold de Bavière; on sait que le prince héritier Rodolphe est fiancé à la seconde des filles de notre roi Léopold II.

LA LEÇON DE MUSETTE.

La musette est l'instrument musical favori des pères italiens. Rien de plus délicieux que cette étrange musique s'élevant dans les airs, tantôt en notes gaies et frivoles, tantôt en

notes pleines d'une vague mélancolie; car c'est sa musette que le pâtre prend pour confidente de ses joies et de ses peines, et se laissant aller à l'inspiration de son cœur, il compose quelquefois de ces airs qui dénotent chez lui un sentiment très-élevé de l'harmonie.

Dès son enfance, on lui apprend à jouer de cet instrument, et le peintre Bouguereau a reproduit sur la toile une charmante scène à laquelle il a assisté en Italie, et qui nous représente un jeune pâtre donnant une leçon à son petit frère; l'enfant, attentif, souffle dans l'instrument, et ce faible souffle le fait déjà chanter bien agréablement.

LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY.

Cantorbéry est la capitale du comté de Kent, et le siège métropolitain de l'archevêque-primat de toute l'Angleterre.

L'édifice le plus considérable de cette ville, et qui en fait le principal ornement, est la cathédrale, dédiée au Christ.

Ce monument, aussi spacieux que magnifique, offre la réunion de tous les styles d'architecture qui caractérisèrent les différentes époques écoulées depuis le onzième jusqu'au seizième siècle.

Il est bâti sur l'emplacement de l'ancienne basilique romane, élevée par le roi Lucius et donnée à St-Augustin par le roi Saxon Ethelbert.

Cette basilique, presque entièrement détruite par les Danois en 1011, fut rebâtie par le puissant roi Canut vers 1023. Après une seconde destruction, œuvre d'une main criminelle, elle fut réédifiée par l'archevêque Lanfranc et successivement agrandie avec beaucoup de magnificence par ses successeurs.

Le 22 novembre 1170 l'archevêque Thomas Becket y fut assassiné au pied de l'autel, sur lequel on voit encore, à l'heure présente, des traces de ce crime. Il fut enterré dans l'église même, où l'on érigea une chaise somptueuse à sa mémoire.

La cathédrale de Cantorbéry renferme nombre d'anciens et curieux monuments. Parmi ceux-ci on remarque les tombeaux de Henri IV et de la reine, son épouse; celui d'Edouard, connu sous le nom de Prince Noir; ceux de plusieurs cardinaux et archevêques, et des monuments érigés à la mémoire de personnages éminents ou distingués par leur noble caractère.

Notre gravure représente l'entrée de la grande tour du centre, couverte d'un lierre épais et connue sous le nom d'entrée sombre.

LES CHEVAUX DOMPTÉS PAR L'ÉLECTRICITÉ.

On a proposé différents moyens pour dompter les chevaux insoumis et fougueux; aucun de ces moyens n'a produit de résultats sérieux.

Récemment, M. Bello, directeur de la Société des Omnibus à Paris, a donné une conférence sur un nouveau procédé, inventé par un Français.

Ce procédé consiste dans l'emploi de l'électricité.

Voici de courtes explications à ce sujet:

Près du cocher ou du cavalier, à la portée de la main, se trouve, enfermée dans une petite caisse, une machine électrique aimantée. A cette machine électrique sont attachés deux fils métalliques très-minces, qui, suivant les brides, sont reliés au mors. On tourne une manivelle, des courants électriques s'établissent le long de ces fils et se déchargent à travers le frein, dans la bouche de l'animal. Celui-ci étonné, surpris, mais ne ressentant aucune douleur, devient tout-à-coup d'une docilité parfaite.

M. Bello rapporte que des expériences ont été faites avec les chevaux les plus fougueux de la Société des Omnibus de Paris, et ces expériences ont été couronnées de succès.

Il n'est pas nécessaire que l'on décharge une forte quantité d'électricité; plus le courant sera faible, moins cela nuira au cheval, tout en produisant l'effet voulu.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Les gens qui pensent et les gens qui ne pensent pas. — Le mois de Mai et les poètes anciens et modernes. — Une réputation à badigeonner. — Usage inattendu d'une pompe à incendie. — La mort d'une vache. — Une fiancée comme il y en a peu. — Un récit de M. John Lemoine. — Fleurettes.

J'ai entendu naguère un vieux philosophe soutenir une thèse fort originale: c'est que, malgré le progrès des lumières, il est très petit, infiniment petit le nombre des gens qui pensent... Je m'en vais faire connaître ses raisonnements.

„Prenons, disait-il, cinq millions d'âmes; distrayons-en d'abord les agriculteurs, serviteurs, petits artisans, ouvriers qui peuplent les campagnes et qui sont fort éloignés de penser, dans le sens qu'on donne d'ordinaire à ce mot. Quant aux habitants des villes, il faut bien en rabattre les deux tiers pour les classes du petit commerce et de toutes les industries manuelles, ainsi que de la domesticité. Voilà un arbre déjà prodigieusement ébranché et qui ne couve qu'un tronc assez mince.

Maintenant, je dois m'armer de toutes pièces pour entrer dans l'arène avec mes adversaires ainsi réduits.

Ici une peine morale me saisit et me désole; je dois parler de nos dames.... Ce n'est pas qu'elles ne soient susceptibles de profondes méditations; on en citerait parmi les anciens, dans le moyen-âge et au milieu de nous, dont les lumières justifient l'aptitude du sexe faible au travail mental, même le plus ardu; mais avouons que, généralement, elles ne développent pas au delà de certaines limites toutes leurs facultés intellectuelles. Nous sommes donc forcés, en manquant involontairement aux douces lois de la galanterie, de prier ces dames de vouloir bien passer au salon, en nous laissant dans le cabinet.

J'écarte ensuite tous ceux que l'on comprend sous le nom „d'hommes occupés,” et en général tous les individus assujétis aux affaires intelligentes, aux travaux difficiles et de haute importance, aux grands projets, etc.; car ceux-là n'ont pas le temps de penser, dans le cercle spécial où je me renferme.

Reste, en définitive, une cohorte formidable dont il me faut également discuter les qualités morales.

Dans une première catégorie, je trouve les propriétaires vivant de leurs biens, les oisifs de tous genres qui brillent dans les salons, ce qu'on appelle enfin les „gens du monde;” disons mieux: ceux qui ne connaissent pas le travail. Dans ce nombre, il en est sans doute beaucoup qui seraient aptes aux grandes choses; mais l'amour du repos, des frivolités du siècle, le plaisir si délectable d'aller voir couler l'eau sous les ponts, engourdissent tant soit peu l'imagination. Un corps qui cesse longtemps d'exercer ses membres, finit par ne pouvoir plus ni marcher ni soulever même un mince fardeau. Toute cette classe ne pense donc point encore.

Une autre catégorie, mais bien moins nombreuse, s'applique aux arts et aux sciences. Ici je marche sur un sol plus élevé: c'est là que se déploient toutes les plus exquises connaissances, tous les efforts du génie. Mais me serait-il loisible de passer au crible de la vérité cette masse de savants de tant de degrés divers?... Combien d'études incomplètes, si je parle des sciences spécialement adoptées par beaucoup d'individus, telle que la médecine, le droit, les beaux-arts, etc.! Ces études sont presque toujours insuffisantes, parce qu'elles ne sont

pas associées à des connaissances générales, étrangères à cette spécialité. On oublie trop que toutes les sciences sont sœurs. Ce crible fatal laisse échapper de bien vulgaires médiocrités.

Enfin, il ne reste évidemment, après cette large élimination, qu'un très-petit nombre d'hommes qui pensent.

L'homme qui pense, dans notre acception particulière, est celui dont les connaissances sont suffisamment variées pour qu'il puisse exercer son esprit et son raisonnement dans la contemplation de la nature, dans l'ensemble et le détail des choses humaines, dans l'examen des effets et des causes, jusqu'aux limites qui nous sont imposées par celles de nos facultés. C'est celui dont l'intelligence est toujours en activité en quelque lieu qu'il se trouve, sur tous les objets qui l'entourent, sur les circonstances qui modifient alors sa situation matérielle ou morale. C'est celui qui déduit sans peine, sans affectation, toutes les conséquences des faits les plus inattendus, comme les plus ordinaires, quand il se trouve en contact avec l'homme du monde, l'artisan ou l'habitant des chaumières. C'est celui qui s'occupe de l'amélioration et du bonheur de l'humanité; qui cherche à se rendre compte de toutes choses en général, pour étendre le perfectionnement sur toute matière. En un mot, c'est l'homme qui prend la sagesse pour guide dans toutes ses pensées, dans toutes ses actions, tant sous le rapport moral que sous celui des choses sensibles et extérieures.

D'après l'explication qui précède, le nombre des „penseurs” doit donc être fort minime. Et chaque jour n'en donne-t-il pas un exemple?

Réunissez dans un salon une nombreuse société; vous aurez une idée assez fidèle de l'universalité de nos connaissances psychologiques. Ce salon vient de s'ouvrir; il se remplit d'une foule distinguée, élégante, parée de toutes les exigences de la mode et nuancée par la diversité des classes. Qu'y fait-on? Ce beau monde s'aborde avec urbanité, sous des dehors bien gracieux qui dissimulent presque toujours l'indifférence; mais pourtant on se parle à peine, et ce qu'on dit ne roule que sur des lieux communs ayant le mérite d'être constamment les mêmes. Les uns jouent, les autres vont errant de place en place, d'autres remarquent les parures; beaucoup s'ennuient et bâillent à la dérobée; bref, la soirée est d'une nullité mortelle. C'est ce qu'on peut appeler un temps le plus gratuitement perdu.

Que si pourtant, en violant le bon ton et l'usage, on s'avise de lier une conversation quelque peu animée, c'est un magistrat n'ayant que le talent de sa place qui discute sur un arrêt devant des dames; c'est un chasseur qui ne tarit pas sur les détours d'un lièvre ou le vol inopportun d'une perdrix. L'officier ne parle que de la discipline et de la tactique militaire; et s'il y a beaucoup d'auditeurs, chacun des causeurs déplaît au plus grand nombre, succombant de fatigue et d'ennui. Sans doute, il ne faut pas transformer en Portique, en Académie, un lieu d'amusement ordinaire. Il y aurait inconvenance et pédanterie à se poser en philosophe pour se faire admirer; mais des récits bien faits, de fines observations, de gaies et vives réparties, des fariboles même reposant sur un fond utile, caractériseraient une société sortant des habitudes routinières; or, il n'en est pas ainsi, et après la monotonie du salon, chacun reprend le lendemain le tracé de la vie.

Enfin, de tout cela je conclus avec conviction, et malgré les vives improbations que j'assume sur ma tête, que l'immense majorité des hommes ne s'occupe que de leurs affaires ou de choses peu importantes, et que ce grand nombre semble éviter constamment de penser.”

Tel est, sur cette grande question, le senti-

ment de mon „penseur,” sentiment que je donne sous sa responsabilité.

* *

Les anciens poètes grecs et romains ont célébré le mois de mai comme le plus beau de l'année. Chacun sait cela, et cela se comprend. Ce mois est, en effet, très-beau dans leur pays; mais, à leur exemple, les poètes français se sont écriés sur tous les tons: Joli, ravissant, doux, charmant mois de mai, etc.; sans remarquer, les malheureux, que si les poètes anciens avaient raison, eux débitaient une grossière contre-vérité, attendu qu'en général le susdit mois est très-laid dans nos contrées. Du reste, nos chantres du printemps ont été constamment punis de leur étourderie, par les affreux rhumes de cerveau ou de poitrine qu'ils n'ont pas manqué d'attraper dans cette saison, surtout parce que, voulant se faire illusion à eux-mêmes, ils se sont vêtus avec une imprudente légèreté pour célébrer les roses et les amours du printemps. Lisons-les, soit! mais ne les imitons pas.

* *

Une fort piquante leçon donnée par les membres de la Chambre des États-Unis au „speaker,” ou président de cette assemblée, M. B., au sujet de sa participation aux affaires d'une compagnie financière peu honorable.

Les députés en question se sont adressés à un vieux nègre, qui fait, de temps immémorial, le métier de badigeonneur. Mais, pour bien comprendre la plaisanterie, il faut savoir que le mot anglais de „whitewashing,” outre sa signification propre de badigeonnage, „ou action de blanchir au lait de chaux,” signifie au figuré une manière d'effacer, tant bien que mal, les taches faites à la réputation de quelqu'un. Nos farceurs allèrent trouver le dit nègre, lui disant que M. B... avait un énorme travail de badigeonnage à faire, et qu'il ferait bien d'aller le lui demander. L'homme de couleur, muni de son seau et de sa brosse, se rend à la résidence du speaker et insiste pour lui parler. „Que me voulez-vous, mon brave homme? — On m'a dit que vous aviez énormément de „whitewashing” à faire, et j'étais venu vous proposer de m'en charger.”

Le pauvre diable, mis brutalement à la porte, n'a pas compris le pourquoi, mais ce trait d'esprit yankee a été vite connu et a eu énormément de succès.

* *

Deux actrices d'un de nos théâtres de province étaient rivales et ennemies. La haine sourde qui couvait sous la cendre fit le mois dernier explosion, en plein théâtre, et les deux représentants du sexe faible se livrèrent „con amore,” si l'on peut s'exprimer ainsi, à un pugilat en règle, qui trouva immédiatement l'écho dans la salle. Les partisans des deux dames, prenant fait et cause chacun pour son idole, se divisèrent en deux camps et s'empresèrent de se régaler réciproquement de horions et de coups de canne à profusion. Le directeur, dans les trances et ne sachant à quel saint se vouer, eut tout-à-coup l'ingénieuse idée de faire avancer sur la scène une pompe à feu et de la faire jouer pour rafraîchir les combattants. Cette douche inattendue, approuvée par le commissaire de police, produisit un excellent effet; les champions renoncèrent à la lutte, mais la représentation — cela va sans dire — ne put continuer.

* *

Certain paysan de ma connaissance a perdu sa femme il y a six mois; une excellente femme, ma foi, et que le brave homme chérissait de tout son cœur. Aussi l'a-t-il pleurée consciencieusement pendant huit jours.

Mais, a dit le bon La Fontaine:

On fait beaucoup de bruit et puis on se console;
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole.

Aussi son chagrin s'est-il assez vite envolé.
Mais voilà qu'une épizootie lui enlève une vache. Cette fois, sa douleur a été navrante:

— Perdre une si belle vache, s'écriait-il, qui me donnait quinze litres de lait par jour et un joli veau chaque année! Oh! je ne me consolerais jamais de ce malheur!

— Enfin, voyons, Pierre, lui dis-je, il faut vous faire une raison; vous vous êtes bien consolé de la mort de votre femme.

— Oui, mais sachez que, depuis lors, on est déjà venu m'en proposer six pour la remplacer, et que personne n'est encore venu m'offrir une vache!

* *

Un mariage décidé, et qui eût été parfaitement assorti, vient d'être rompu pour un motif bien singulier:

La fiancée avait un œil un peu „défectueux.” Elle le savait, mais son futur avait toujours paru l'ignorer, quand l'autre jour, après l'avoir considérée un instant, il lui dit: „Qu'avez-vous donc dans l'œil, ma chère? — Ah! s'écria-t-elle, ce „défaut” que vous venez d'apercevoir pour la première fois, je l'ai toujours eu; mais tant que vous m'avez aimée, il n'a pas été visible pour vous... Je vois donc bien que vous ne m'aimez plus.

Très-forte, cette jeune fille, en fait de connaissance du cœur humain!

* *

M. John Lemoine, le nouvel ambassadeur de France en Belgique, est auteur d'un roman... un roman d'un quart d'heure, publié dans ses „Etudes critiques,” il y a une dizaine d'années. Ce roman, que le lecteur trouve trop petit, met en scène une charmante jeune fille de Dieppe qui est en train pourtant de se coiffer du vilain bonnet de sa patronne, St^e-Catherine. Elle rêve au bord de la mer, les yeux fixés sur l'horizon, regardant toujours, „ce qu'on ne voit jamais.” Mais voilà justement qu'apparaît un homme fait exprès pour elle, et jeune de cœur, en dépit de ses airs blasés.

Quelle jolie promenade ces jeunes gens, tout à l'heure inconnus l'un à l'autre, font ensemble le long des falaises pleines d'air et de soleil! Pourquoi l'auteur a-t-il été si pressé de finir? Au terme de sa promenade, Catherine, désespérant d'épouser son beau cavalier, se jette tout-à-coup dans la mer et se noie. Ce dénouement tragique est trop inattendu pour être vraisemblable. Il est certes bien flatteur pour Dominique; mais en quelques heures avait-il eu le temps de se faire adorer à ce point et de désespérer ce cœur jusqu'à la mort? Le commencement de l'histoire semble très-vrai, mais le reste a-t-il pu se passer ainsi? On dirait que l'auteur n'a fait exécuter cette chute mortelle à son héroïne, que pour faire une réputation à son héros. Quoi qu'il en soit, ce récit prouve que M. John Lemoine peut, quand il le veut, réunir à son mérite d'écrivain politique, celui de conteur fort agréable.

* *

Bien des personnes s'imaginent que cette expression, conter des fleurettes, dont on se sert pour exprimer les cajoleries des amoureux, vient de ce qu'ils employaient des fleurs de rhétorique afin de mieux persuader.

Ces gens-là se trompent; voici le fait:

Il y avait autrefois en France une espèce de monnaie empreinte d'une quantité de petites fleurs, et ces pièces de monnaie s'appelaient des „fleurettes,” comme on a dit ensuite des écus, des louis, etc.; de sorte que „conter des fleurettes,” c'était montrer qu'on avait de l'argent, c'est-à-dire „la clef des cœurs.”

A ce sujet, une jolie définition: les fleurettes

sont des pastilles agréables à la vanité, et pour lesquelles les femmes, même les plus sévères, ont un goût particulier.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

La Soude, dont il se fait aujourd'hui un si grand usage, est le résidu de l'incinération de certaines plantes qui croissent sur les bords de la mer et dans les terrains salés.

Cette substance est connue depuis les temps les plus reculés. Les anciens chimistes l'appelaient „alcali minéral, salicote, alun salin, etc.” Sa dénomination actuelle a été créée, en 1787, par G. de Morveau; elle vient d'une des plantes, la „Salsola soda,” qui servent à la préparer.

On l'a regardée comme un corps simple jusqu'aux premières années de ce siècle, où il a été reconnu qu'elle est un oxyde de Sodium.

La soude a des applications industrielles très-nombreuses. On l'emploie surtout pour le blanchissage du linge, pour la fabrication des laques et teintures, de la lessive caustique usuelle, des savons mous et résineux, de plusieurs espèces de verres, et de divers sels utilisés dans une foule d'arts.

Avant 1789, la France tirait ses approvisionnements de soude de l'Egypte et de l'Espagne. Pendant les guerres de la République, les marines ennemies ayant détruit tout commerce avec ces deux pays, le Comité de salut public invita les chimistes à chercher s'il n'y aurait pas possibilité de venir en aide aux manufactures françaises en faisant artificiellement de la soude. Six procédés furent proposés, mais un seul, celui de Nicolas Leblanc, fut signalé comme pouvant résoudre le problème. Ce procédé existait déjà depuis 1790; il avait même été breveté l'année suivante, et l'inventeur s'était associé, pour l'exploiter, avec le duc d'Orléans, mais l'arrestation de ce dernier avait amené la ruine de l'association. A l'appel du gouvernement, Nicolas Leblanc s'empresça de sacrifier ses intérêts privés à l'intérêt général, et autorisa la publication de son procédé, qui put ainsi être employé par tout le monde. Toutefois, la méthode de Leblanc était encore très-imparfaite, et ce ne fut qu'à partir de 1804, quand le chimiste Darcet père l'eut perfectionnée, que la fabrication de la soude artificielle put devenir un art régulier.

LES VISIONS DU PÈRE MACLOU.

Nouvelle.

I.

Il arriva à Jean Maclou, homme de peu d'intelligence, mais doué d'un excellent naturel, l'événement le plus étrange qui, jusque-là, fût jamais échu en partage à un pauvre diable comme lui.

Il était tisserand de son métier, et vivait dans un pauvre village où le travail faisait défaut. Il avait à peu près six pieds de hauteur, et il portait un antique habit noir, garni d'énormes boutons de corne de la même couleur. Cet habit avait de larges manches, mais point de collet; il était tout rapiécé autour des épaules et des aisselles, et en outre il n'allait pas au-dessus du genou. Notre héros portait toujours une casquette de forme particulière, ce qui le faisait aisément distinguer de tout le monde.

Bref, tout son ensemble était très-singulier, et le caractère de l'individu ne l'était pas moins.

Jean Maclou possédait un jardin d'une bonne étendue, et qui aurait été d'un grand rapport, s'il avait été bien cultivé. Il avait aussi une vache qui était très-petite et très-mauvaise, mais sa femme valait encore moins que tout

le reste; elle était d'un esprit borné et peu conciliant. Du reste, la bourse de Jean était très-légère, et il l'ouvrait le plus rarement possible; ses repas étaient très-peu substantiels et sans heures fixes. Il est impossible à

un homme d'être dans cette position sans connaître le prix de l'argent, ou du moins sans regretter sincèrement de ne pas en avoir; son ventre lui criait intérieurement à toutes les heures du jour qu'il serait heureux d'en posséder;

et lorsqu'il avait le palais desséché à la fin de la journée, et que ses voisins allaient au cabaret se rafraîchir, combien était pénible la réflexion qu'il ne manquait pas de faire, alors qu'il ne pouvait pas disposer d'un sou pour



LA LEÇON DE MUNETTE, D'APRÈS M. W. BOUGUEREAU.

cette destination. Cela augmentait encore ses ennuis, tant est grande l'influence d'une bourse vide sur l'estomac et sur l'imagination.

Toutes ces impressions diverses étaient plus fortement senties par Jean qu'elles ne l'eussent

été par beaucoup d'autres, parce que ses côtes étaient si longues et si minces, elles occupaient un si grand espace qu'il n'était pas aisé de le remplir. Maclou demeura convaincu que l'argent, l'argent seul était le grand véhicule qui

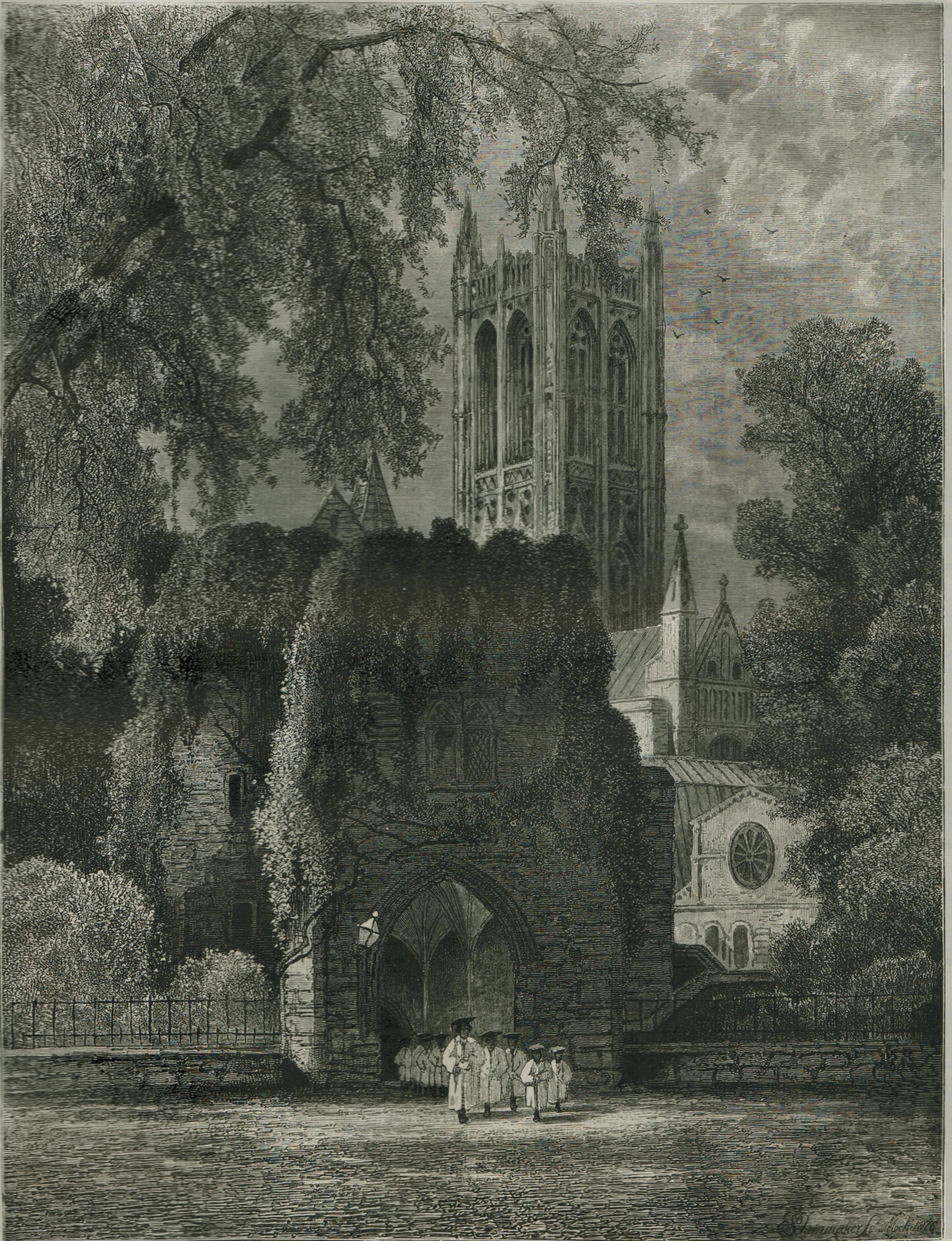
pouvait lever toutes difficultés; mais c'était sur les moyens de se procurer ce grand mobile universel qu'il était le plus embarrassé.

Tout homme, néanmoins, a quelque perspective, ou du moins quelque espérance d'accroître

son capital. En ce genre, Jean avait aussi ses espérances; mais ni homme ni femme n'avaient pu deviner sur quoi reposaient ses moyens d'exécution.

Il avait entendu parler de plusieurs individus qui avaient fait fortune en trouvant des sommes cachées; mais ce qu'il y avait de plus

curieux, c'est qu'il ne croyait point qu'on pût amasser de l'argent par d'autres moyens. Jamais il n'en avait vu acquérir par l'industrie,



LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY.

jamais on n'avait vu rien de pareil dans son village ni aux environs, et il ne pouvait point calculer sur ce dont il n'avait jamais vu

d'exemple. En sorte que, toutes les fois que le père Maclou entendait parler d'un homme du voisinage qui avait fait rapidement fortune,

il ne manquait jamais de l'attribuer à ce qu'il avait trouvé un trésor.

On ne saurait s'imaginer combien il croyait

qu'il y avait de trésors ainsi cachés dans toutes les campagnes environnantes, surtout dans le voisinage de la vieille abbaye; et sur ce point, il raisonnait ainsi: Les moines et les abbés avaient eu de grandes richesses; il était notoire que, dans le temps, aux approches des détachements de maraudeurs, ils s'éloignaient toujours et cachaient leurs richesses dans les champs, dont une grande partie n'avait jamais été labourée depuis. Il y avait ensuite les anciens champs de bataille dont les frontières abondent, sur lesquels notre homme raisonnait de cette manière: Supposez maintenant qu'il y eût sur un champ de bataille cent mille hommes, plus ou moins; chacun avait eu soin de cacher sa bourse avant la lutte, parce qu'il craignait, avec raison, d'en être dépouillé, s'il était blessé ou fait prisonnier. Tous ceux qui périssaient ne pouvant venir chercher leur bourse, il devait donc y en avoir un grand nombre d'enfouies de cette manière.

En un mot, Jean, dans ces raisonnements qu'il regardait comme sans réplique, croyait aveuglément que tous les cantons des frontières étaient remplis de bourses enfouies, et que l'on marchait tous les jours sur des trésors incalculables.

Il avait plusieurs fois parcouru divers lieux où s'étaient livrés des combats sanglants, et il avait fait des fouilles considérables sur chacun d'eux, cherchant des trésors cachés, sans rien trouver; mais cela ne le décourageait pas; chaque année, au contraire, voyait redoubler son impatience de découvrir enfin quelques-uns de ces trésors.

Il avait entendu parler de fortes sommes d'argent qui avaient été enfouies en des endroits différents. Il en parla si longtemps et si sérieusement, qu'il résolut enfin d'y aller faire des fouilles.

Un soir donc il tint les outils prêts, et se disposa à partir le lendemain matin.

Cette nuit même il eut un singulier rêve, ou une vision qui le détourna de son projet.

Nous allons laisser parler Jean lui-même, il s'en acquittera mieux en pareil cas que toute autre personne qui n'aurait pas pu être émue comme lui; et quand le cœur est affecté, le langage, quoique diffus, a quelque chose qui approche de la nature.

II.

„J'étais étendu dans mon lit, à côté de ma pauvre femme qui dormait d'un sommeil pénible et agité, et je pensais à ce que je ferais de mon argent lorsque je parviendrais à le trouver.

„Avant que je me fusse décidé sur ce point important, je vis s'approcher de mon lit un vieillard à cheveux blancs: il était vêtu d'une robe grise, telle que certains moines les portaient autrefois. Il me regarda en face et me dit:

— Maclou, me connaissez-vous?

— Non, lui dis-je, comment pourrais-je vous connaître?

— Mais je vous connais bien, moi; j'ai souvent été à vos côtés; j'ai connu ce que vous disiez, ce que vous pensiez, sans être aperçu de vous: vous êtes un bien pauvre homme!

— Vous n'avez point besoin de me dire cela, répondis-je; il est très-inutile qu'une apparition se présente de l'autre monde, pour m'apprendre une nouvelle que je ne sais déjà que trop.

— Vous avez une femme très-malade d'esprit et un grand nombre de jeunes filles mal élevées et sans état; je puis leur procurer des places. Laissez-les me suivre et je vous rendrai riche. Et si vous voulez, je vous débarrasserai aussi de votre femme...

— Certes, elle serait mieux avec tout autre qu'avec moi; mais je ne me séparerai jamais de la vieille Thérèse, malade comme elle est, contre sa volonté: elle est devenue pour moi une seconde nature, et nous mourrons ensemble, ainsi que nous avons vécu jusqu'à présent.

„Il me nomma ensuite mes filles l'une après l'autre, mais je ne voulus consentir à me séparer d'aucune.

— Jean Maclou, me dit-il, vous êtes un grand fou, je le sais, et tout le pays le sait comme moi; mais vous n'êtes pas encore aussi toqué

que je le pensais. Combien désireriez-vous avoir pour fournir à la dépense de toutes ces piegriches, jeunes et vieilles?

— Ah! voilà la question, l'ami, lui dis-je, et il est plus facile d'y penser que d'y répondre; mais j'ai aussi un plan pour cela, quoique je ne sache pas à quel point il peut être convenable de vous en parler.

— Ah! pauvre insensé, dit l'inconnu, vous êtes ce paresseux qui ne veut pas travailler, vous êtes cet homme stupide qui avez épousé une femme qui ne peut pas travailler; si vous ne voulez pas suivre mes conseils, comment pourrais-je faire quelque chose pour vous, quoique je sois votre sincère ami? Si cependant vous consentez à vous laisser diriger par mes conseils, je vous indiquerai où vous pourrez trouver une bourse qui vous rendra riche pour toute votre vie, quelque longue qu'elle soit. Allez sur-le-champ à l'abbaye de Kesloo, et décrivez une ligne depuis le vieux pont jusqu'au mur du nord de ladite abbaye; vous découvrirez au milieu de cet espace une pierre d'une forme vraiment comique. Levez-la, et vous trouverez au-dessous une vieille poche remplie d'argent jusqu'au bord.

— Mais, l'ami, je n'ai jamais été à Kesloo, je n'ai jamais vu le pont ni l'église de l'abbaye, et comment trouverais-je la pierre? Jamais je ne réussirai à tout cela.

— Eh bien, eh bien! faites-en à votre tête; je vous ai dit ce que je devais vous dire; mais vous êtes sourd, pauvre homme; pensez-y bien pendant qu'il est encore temps.

„Et en parlant ainsi, le vieillard à tête blanche s'éloigna.

„J'étais vraiment fâché qu'il m'eût quitté avec humeur, car c'était l'homme dévoué dont j'avais besoin pour me seconder dans mon dessein. Je le rappelai et lui criai, aussi haut qu'il me fut possible, de revenir; mais en ce moment ma femme, la pauvre créature, m'éveilla parce que je criais en dormant, et tout cela n'était qu'un rêve.

III.

„Quelque temps après, j'étais occupé à mon métier, tout en pensant aux moyens de trouver une bourse cachée. — Il faut que j'en trouve bientôt une, me dis-je intérieurement, ou je dois me résoudre à mourir de faim, et à voir le même sort partagé par Thérèse et mes innocentes jeunes filles, avant qu'elles n'aient le temps de grandir assez pour me tirer d'affaire par elles-mêmes; c'est un état bien pénible pour moi.

„J'étais plongé dans ces réflexions, et je désirais vivement revoir mon vieil ami, le moine à tête blanche, lorsque je l'aperçus tout-à-coup à côté de moi.

— Jean Maclou, dit-il, me reconnaissez-vous?

— Très-bien, lui répondis-je aussitôt, et j'ai été très-contrarié lorsque vous m'avez laissé si brusquement.

— Vous êtes un homme aveugle, Jean, voilà l'exacte vérité; mais comme au milieu de vos défauts vous avez quelques bonnes qualités, je suis votre ami; vous dites que vous ne connaissez point Kesloo, ni le lieu où la bourse est cachée; maintenant, si vous consentez à me suivre, je vous ferai voir le lieu et la pierre sous laquelle est l'argent, et si vous ne voulez pas vous donner la peine d'y venir et de prendre la bourse, je la donnerai à quelqu'autre. Je vous ai dit tout....

— Ne la donnez point à un autre, et que votre volonté soit faite, dis-je; j'irai partout où vous voudrez avec vous.

„En parlant ainsi, je me levai, vêtu comme j'étais à mon métier de tisserand, avec mon tablier de cuir et une énorme aiguille à ma manche, et nous fîmes rapidement à Kesloo, où j'eus bientôt vu la situation du village, puis le pont et la vieille abbaye. Ensuite il me conduisit à une pierre remarquable par sa forme extraordinaire.

— Maintenant, dit-il, c'est sous cette pierre que se trouve l'argent; mais il faut que vous y fassiez une marque jusqu'à ce que vous trouviez un moment convenable pour y mettre la pioche: car je ne dois point être vu ici.

„Je pensai d'abord à y laisser mon tablier,

mais réfléchissant que cela pourrait attirer quelque habitant de la localité, je pris une de mes aiguilles de tisserand pour la faire entrer dans la pierre par surcroît de précaution, bien convaincu qu'elle ne serait vue de personne.

— Dieu me bénisse! l'ami, dis-je à mon moine, cette pierre est la plus douce et la plus unie que j'ai rencontrée de ma vie; elle est certainement faite de craie.

„Et en parlant ainsi je cherchai à enfoncer une de mes aiguilles au milieu.

„A peine eus-je commencé mon opération que j'entendis sortir de dessous la pierre des cris épouvantables, comme si tous les démons de l'enfer eussent été déchaînés contre moi; et le sang jaillit de la pierre de craie sur mes mains, sur mon visage, au point que j'en fus effrayé.

„Où pensez-vous que tout cela se passait?... Dans mon lit, où je n'avais cessé de dormir d'un sommeil profond; mais au lieu de placer l'aiguille dans la pierre que je voulais marquer, je l'avais enfoncée dans la hanche de Thérèse, cette pauvre chère créature.

„Cela occasionna une scène épouvantable; elle prétendit que j'avais voulu l'assassiner.

— Chère Thérèse, lui dis-je, si j'avais eu le dessein de vous tuer, n'aurais-je pas enfoncé l'aiguille dans quelque autre partie, où j'aurais été certain de vous donner la mort?

„Enfin, elle se calma lorsqu'elle vit bien que c'était l'effet d'un rêve et non mauvaise intention de ma part.

(A continuer.)

LE RIVAL DU PAPILLON.

Y a-t-il au monde plus adorable créature que le papillon? Image éblouissante d'une gaieté charmante, de douces jouissances, le premier souffle printanier le rappelle à la vie. Ne trouve-t-il pas encore des fleurs, il trouve du soleil, il se baigne nonchalamment dans ses rayons, il attend patiemment que mille fleurs variées ouvrent leurs paupières pour en recevoir des ceillades; il attend qu'un parfum embaumé s'échappe de mille calices et lui crie: „Oh, viens, viens, nous te donnerons le bonheur!” Et lui, l'enfant gâté, il obéit à ce séduisant appel. Le lys l'étreint dans ses bras d'une blancheur nacrée; la rose s'attache à lui et l'écarte l'épine qui pourrait le blesser; l'espiègle lyseron aime à l'agacer; le myosotis lui chuchote ses souvenirs au bord du ruisseau. Une nourriture de gourmet, une boisson rafraîchissante, de l'ambrosie, du nectar, voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il lui faut, voilà ce qu'il trouve, car les fleurs, comme les femmes, sont bonnes et généreuses, au risque même de faire des ingrats.

Asile et abri contre le soleil et la pluie, c'est ce qu'il demande, ce qu'il exige, ce qu'il obtient par la plus fraternelle des hospitalités.

Son vêtement reste brillant et coquet; son existence est une suite de délices, la mort seule vient en interrompre le cours; il expire, mais si inopinément que l'on dirait un éclair descendant subitement son zig-zag au milieu de l'horizon d'une atmosphère calme et sereine.

* *

— Qui donc peut encore se fier à ce volage! Est-on plus folâtre que le papillon!

Ainsi se parlaient les fleurs par une belle matinée de mai.

Mécontentes de leur sort, elles murmuraient, se plaignaient de la durée éphémère de leur floraison; elles se laissaient aller au plus grand découragement, s'entretenaient de l'injustice du Génie des fleurs à cet égard, trouvaient que le papillon était un affreux insecte, un amoureux inconstant, d'une légèreté impardonnable, de mœurs repréhensibles; enfin, on ne savait plus qu'imaginer pour accabler le jougleur ailé.

— Il est devenu insupportable! s'écria le jasmin; ne s'avise-t-il pas de faire aussi des yeux doux à cette petite coquine de primevère, ma voisine.

— Puis, murmura la rose, est-il blasé! est-il hableur! est-il Don Juan!

— Et moi, ajouta la tulipe avec une passion mal dissimulée, jamais je n'ai réussi à le retenir captif; et cependant, si je n'ai pas l'attrait du parfum, du moins ai-je, comme vous, mes sœurs, la beauté en partage.

— Le malin compère! il a la vie commode, intervint avec sarcasme le pavot; cela n'a pas d'immeuble, pas de maison, pas de cour, pas de jardin; nous, fleurs, nous sommes forcées de lui offrir asile, nous devons lui servir d'auberge, de restaurant, et comment nous paie-t-il? Il mange comme un loup, il boit, il s'attable vis-à-vis de nous, il se considère comme le roi des fleurs, il s'imagine qu'en nous courtisant il nous prodigue les plus hautes faveurs. Je vous le demande un peu: qu'est-ce qu'un baiser de papillon?

— Et la manière dont il se conduit à table, comment la qualifiez-vous? demanda le myosotis; cela ne s'appelle plus manger, cela s'appelle dévorer.

— Etre aimé, c'est charmant! exclama l'œillet avec une coquetterie pensive, mais pas par des freluquets de cette espèce. Je n'apprécie pas un bien qu'il me faut partager avec d'autres. S'il m'aimait seul, à la bonne heure! Je ne comprends pas que notre divin protecteur nous ait octroyé un tel adorateur. N'est-ce pas se moquer du monde? Nous sommes les reines du printemps, et l'on nous gratifie d'un pauvre sire aussi volage qu'inconséquent.

— Pas tant de murmures, mes enfants! s'écria le Génie des fleurs, qui venait soudainement de se glisser au milieu des parterres. Désirez-vous un autre amoureux? Je suis disposé à vous venir en aide. Je vous enlève ce vilain papillon; mais dites-moi quelles sont les qualités que vous désirez dans votre nouveau chevalier servant?

— Il doit être grand, gros, avoir du poids! exclama l'effrontée tulipe. Il ne faut pas que ses ailes soient légères.

— Il lui faut une petite veste foncée, gazouilla la julienne.

— Il doit aimer à dormir, ajouta le pavot.

— Donnez-lui une toilette peu tapageuse, afin que le voisinage ne s'attroupe pas lorsqu'il vient chez moi ou qu'il s'en va, dit la rose.

— Donnez-lui une voix de basse, dit le lis.

— Et qu'il prenne une nourriture plus substantielle que celle qu'il reçoit de nous, intervint la pivoine.

— Eh bien, que votre vœu soit accompli, répondit le bienfaisant protecteur de la gent fleurie. Parez vos cellules de miel bien doux. Demain, au lever de l'aurore, vous recevez la visite de votre nouveau convive.

Ce disant, le Génie disparut.

* * *

Les fleurs, dans leur attente, ne fermèrent pas l'œil de toute la nuit.

Le lendemain, le soleil se leva radieux; rarement on avait vu plus délicieuse matinée de printemps.

Soudain, on entendit dans l'air calme un bourdonnement étrange. Une quantité d'individus ailés, gros comme une noix, de taille disgracieuse et lourde, fourmillaient dans l'espace, vêtus d'une petite veste noire et de jupons bruns.

Ces affreux insectes se précipitèrent sur les fleurs effrayées.

— Bonjours, ma belle, bourdonnait l'un en s'appesantissant sur la frêle tige de la tulipe.

— Viens m'embrasser, disait un autre en étreignant une rose, les voisins ne nous verront pas.

— Hola! ventre-saint-gris, grasseyaient deux ou trois nouveaux venus, en se jetant sur la robe de la pivoine qu'ils déchirèrent.

— Où demeure le cher bourdon, notre ami? demandait un autre à la julienne qui se brisa sous son étreinte.

— Tu me plais, je veux t'épouser! s'écria l'un des plus grossiers en s'abattant sur le lis; mais donne-moi de la nourriture, mignonne fiancée, c'est le principal.

— Nous voulons dormir! s'écrièrent plusieurs autres en secouant le pavot. Enferme-nous dans ton sein; prépare-nous une couchette! Et vite encore!

Là-dessus, ils fondirent sur la fleur, se

cherchèrent le plus moelleux duvet, mirent tout sens-dessus-dessous et s'endormirent d'un lourd sommeil matériel.

Un cri douloureux s'échappa de toutes les lèvres fleuries. Ce n'étaient que soupirs prolongés, râles d'agonie, trouble et effroi se lisant sur tous les visages.

* * *

Une journée pénible s'écoula.

Les hannetons dormaient pesamment; ils avaient vidé la coupe du nectar, ils avaient mangé le miel. Lorsque le bienfaiteur des corolles embaumées parut, il vit les jolis yeux bleus ou roses de ses protégées remplis de larmes; chaque regard portait l'expression d'une douloureuse émotion, d'un regret profond et éloquent. Cependant, parler, nulle ne l'osait. Elles comprenaient leur tort; courageuses et résignées, elles supportaient leur pénible destin. Toutes songeaient à l'amant délaissé, elles interrogeaient l'horizon avec une évidente perplexité. Ce fut en vain.

Nul papillon n'apparut.

Le compatissant dispensateur de la rosée s'émut, et lorsqu'il aperçut son protégé le lis pâle, inanimé, la tête penchée, oh! alors il ne put réprimer un sentiment d'inexprimable émotion.

— Je vous pardonne, mes bien aimées. Le papillon vous sera rendu; cependant, comme expiation de votre faute, chaque année, au mois de mai, les hannetons remplaceront les papillons. Et ce sera toujours ainsi tant que le monde sera monde, pour la plus grande gloire des usurpateurs ailés, le dépit des papillons délaissés et la souffrance des fleurs.

Et voilà comment le proverbe dira éternellement vrai, pour les fleurs comme pour les cœurs:

„On en revient toujours
A ses premières amours.”

ERNESTINE VAN HASSELT (d'après E. POLKO).

CHACUN SON GOUT.

Si l'on s'en rapporte au système anatomique de Cloquet, le fameux „Garum” des Romains était pour eux un excellent mets. On le fabriquait avec des intestins et des débris de poissons pourris; tout cela nageait agréablement dans une sauce piquante et noire, et quoiqu'il s'en exhalât une odeur fort peu flatteuse, on le servait dans les repas de luxe. C'était l'objet du plus grand désir des riches gourmets qui en donnaient un prix aussi élevé que celui des plus précieux parfums.

„L'assa foetida,” que nous nommons chez nous „stercus diaboli” comme pour marquer le dégoût que nous en éprouvons, était considéré chez les anciens comme le manger des dieux.

L'odeur de l'huile de baleine est recherchée des habitants du Groënland, qui la boivent avec le même plaisir que les gens les plus riches de nos contrées boivent les vins les plus délicieux.

Les Siamois aiment les oeufs couvés, que nous rejetons avec horreur.

Les anciens exétraient le citron; partout il est recherché à notre époque.

En général, il y a des substances dont l'odeur et le goût paraissent exquis autrefois, et qui sont maintenant considérés comme affreux et repoussants.

On se demande, à ce sujet, s'il y a une différence dans les organes humains depuis quelques siècles, ou bien dans le suc, la saveur ou l'odeur de certaines objets?

Z

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

TROISIÈME PARTIE.

XXIV.

Gwendoline vit entrer Pietro, tenant une lanterne allumée au-dessus de sa tête.

Le scélérat déposa du pain et de l'eau fraîche sur le banc, puis se mit à contempler sa prisonnière.

— Quelle heure est-il? demanda celle-ci d'une voix creuse.

— Il est minuit passé.

— Depuis combien de temps suis-je ici?

— Depuis vingt-quatre heures.

— Ah! je croyais qu'il y avait des jours, des semaines!...

— Cependant vous n'avez pas touché à votre nourriture.

— Je n'y ai pas pensé!... J'ai entendu des cris étranges, continua-t-elle; de qui provenaient-ils?

Pietro ne répondit rien d'abord, puis il dit:

— Je l'ignore... Des hiboux, des oiseaux de nuit probablement... Vous n'avez du reste rien à craindre, car je porte la clef de votre cellule sur moi.

— Et si un accident inattendu vous arrivait... personne ne saurait où je suis? interrogea Gwendoline.

— C'est ainsi, Miss; mais rien ne m'arrivera, déclara Pietro avec assurance. Je vous ai apporté du pain frais; vous feriez bien d'en manger, car vous mourrez si vous ne prenez pas de nourriture.

— Lord Chilton a-t-il été au château aujourd'hui? demanda la jeune fille.

— Oui. Votre lettre a été trouvée et remise à Lord Darkwood. Miss Norreys et Lord Chilton étaient venus au château pour vous emmener avec eux à Beechmont. On a dit que vous étiez partie, et on leur a donné le papier.

— Oh! vous êtes un misérable, un monstre! s'écria la jeune fille avec angoisse.

— Je n'en disconviens pas, mais je suis aussi maître de vous... Votre vie même est entre mes mains, fit le Maltais d'un air menaçant. Réfléchissez bien à mes paroles: je vous offre la liberté, la richesse, tous les plaisirs de la terre, si vous voulez consentir à me prendre pour époux...

Gwendoline se dressa debout, comme si elle venait d'être piquée par une vipère; elle rejeta en arrière sa magnifique chevelure qui flottait sur ses épaules, lança un regard de souverain mépris à son bourreau et dit d'une voix vibrante d'émotion et de colère:

— Je vous ai déjà donné ma réponse; je vous ai dit que je préférerais plutôt mourir. La mort ne m'effraie pas, je me suis résignée à mon sort. Seulement, ajouta-t-elle, en se radoucissant tout-à-coup, j'aimerais d'avoir des renseignements sur le compte de mes parents... Mon père vit-il encore? Qui était ma mère? Étaient-ils des gens de qualité?

Elle fit ces questions avec un empressement touchant et qui aurait ému un cœur de pierre.

Cependant le valet lui répondit en ricanant:

— Les renseignements que vous désirez avoir font partie du marché que je veux conclure avec vous. Si vous consentez à m'épouser, vous serez instruite de tout ce que je sais concernant votre famille. Je le répète, vous serez la plus heureuse, la plus aimée des femmes. Je suis riche, très-riche, et quand je veux je puis prendre des manières de grand seigneur, aussi bien que Lord Chilton. Vous n'aurez donc pas à rougir de moi.

— Laissez-moi, interrompit la jeune fille avec hauteur; je puis mourir, mais je ne puis me dégrader en vous épousant. Retirez-vous, abandonnez-moi à la solitude, au désespoir, à la mort... Je les préfère à votre odieuse présence.

— Je pars, Gwendoline, mais je reviendrai chaque nuit, jusqu'à ce que vous ayez accédé à mes conditions, ou jusqu'à ce que je vous trouve morte.

Et il sortit, en fermant la porte avec violence derrière lui.

La captive était de nouveau seule dans son cachot.

XXV.

Une semaine s'était écoulée depuis la disparition de la gouvernante de Lady Georgina; Miss Norreys, Lord Chilton et Lord Darkwood avaient fait faire des recherches nombreuses et actives; des messagers avaient été envoyés de

tous côtés; Ronald s'était rendu lui-même à Londres chez la famille Myner; mais personne n'avait vu Gwendoline, personne ne parvint à se mettre sur ses traces.

En quittant les Myner, désespérés de la fatale nouvelle qu'ils venaient d'apprendre, Lord Chilton se mit en route pour le Yorkshire.

Arrivé à Lonemoor, il vit les vieux époux Quillet, qui, eux non plus, ne savaient rien de la disparition de leur ancienne protégée.

Cependant, comme Ronald n'avait pas grande foi dans leurs assertions, il demanda à parler à M. Markham.

M^{me} Quillet se rendit auprès de son maître, auquel elle fit part du désir du vicomte, et à sa grande surprise le vieillard ordonna que le visiteur fût de suite introduit en sa présence.

Quand Ronald entra dans le cabinet, M. Markham se leva du fauteuil où il était assis et salua le jeune homme avec courtoisie, en lui indiquant un siège.

— Je ne reçois jamais personne, Milord, dit-il, mais j'ai fait une exception en votre faveur, parce que je serai content de causer avec vous, au sujet de certaine lettre que vous m'avez écrite et à laquelle je n'ai pas encore répondu.

— En effet, Monsieur, je vous ai écrit concernant Miss Winter, qui a habité bien des années sous votre toit. Je l'avais retrouvée, mais elle a disparu de nouveau, et je venais vous demander de vouloir bien user de votre influence sur votre gouvernante et sur son mari, pour les forcer à me donner des renseignements au sujet de Miss Gwendoline. Ils me disent qu'ils ne savent pas où elle est, mais je vous avouerai que je n'en crois rien.

— Lord Chilton, dit le squire, en regardant fixement le vicomte, savez-vous qui est cette fille que vous voulez épouser?

— Je sais, Monsieur, qu'elle est une des personnes les plus charmantes et les plus distinguées de toute l'Angleterre.

— Folie que tout cela!.. Ecoutez, vicomte: cette fille n'est pas une femme convenable pour vous. Elle n'a pas de nom, pas de famille. Sa mère est venue demander asile ici et a abandonné son enfant pour aller mourir misérablement dans la bruyère... Croyez-en l'expérience d'un vieillard: abandonnez cette inconnue, qui marche peut-être sur les traces de sa mère; ne mêlez pas votre nom honorable à la disgrâce de cette créature.

— Ah! Monsieur, vous n'avez jamais vu Miss Winter! s'écria Lord Chilton. Je suis certain que votre homme d'affaires, M. Orkney, et son fils, ont noirci son caractère à vos yeux; mais il n'y a pas sur la terre de jeune fille plus pure, plus noble, plus digne qu'elle.

Un changement étrange s'opéra dans les traits du maître de Lonemoor, en entendant ces paroles.

Il fit quelques pas vers son interlocuteur, mais recula aussitôt, en disant:

— Si vous épousez cette fille, vous vous en repentirez amèrement, Milord; l'amour est aveugle, mais vous vous souviendrez un jour, quand il sera trop tard, qu'elle n'a ni naissance, ni nom, ni rang dans la société. Je suppose du reste qu'elle a usé de tous les artifices pour vous entraîner à l'épouser...

— Oh, vous la jugez bien mal, Monsieur Markham, et puisque vous êtes prévenu contre elle à ce point, je ne sais si je dois vous donner des explications... Pourtant, voici: je l'ai retrouvée il y cinq jours à peine; elle était

gouvernante dans le Shropshire, et c'est par le plus grand des hasards que je l'ai rencontrée. Malgré les observations qu'elle m'a faites sur les obstacles qui nous séparent, dit-elle, je lui ai arraché la promesse de devenir ma femme; et cependant, le lendemain matin, elle avait fui le château en laissant cette lettre... Lisez-la.

Il remit l'écrit au squire, qui le lut avec attention.

— Elle a plus de bon sens que je ne le croyais, dit le vieillard avec calme, en rendant la missive au vicomte. Elle comprend qu'elle n'est pas digne de vous... Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— Non, personne ne le sait. M^{me} Quillet prétend qu'elle ignorait même que Miss Winter habitait le château de Dunholm.

XXVI.

En entendant le nom de Dunholm, le vieillard tressaillit et changea de couleur.

— Dans quel château? demanda-t-il d'une voix étranglée.



LES CHEVAUX DOMPTÉS PAR L'ÉLECTRICITÉ.

— Dans le château de Dunholm, où Miss Winter était gouvernante.

— Quelle famille habite là?

— La famille de Lord Darkwood.

Le vieillard, au comble de l'étonnement, exhala une espèce d'imprécation.

— Cette fille chez lui! murmura-t-il; ciel, quelle fatalité!

Et se levant vivement, en proie à la plus grande agitation, il semblait avoir oublié la présence de son visiteur.

Appuyé sur le dossier d'un fauteuil, les traits altérés, les yeux flamboyants, il dit enfin avec violence:

— Le nom que vous venez de prononcer est celui d'un homme que je hais de toute la force de mon âme. Et elle est dans sa maison!

— Oui, depuis plusieurs mois.

— Savait-il qui elle est?

— Il la connaît sous le nom de Marianne Myner, nom qu'elle avait pris d'après les conseils de son ancienne institutrice.

— Vous êtes donc bien certain qu'il ne soupçonne pas son identité réelle?

— J'en suis parfaitement sûr.

— Et par quel hasard se trouvait-elle au château de Dunholm?

— Lord Darkwood avait fait annoncer dans les journaux qu'il demandait une gouvernante pour sa fille, et Gwendoline s'est présentée et a été acceptée.

— Quelle fatalité! murmura de nouveau le vieillard. Étrange! étrange!.. Oh, la Providence

est pour quelque chose dans tout ceci.

Et sur ces paroles M. Markham se laissa retomber lourdement dans son fauteuil.

— Milord, dit-il, après un court silence, je vous conseille une dernière fois d'abandonner cette jeune personne, qui ne vous convient sous aucun rapport, ainsi qu'elle le comprend elle-même. Et j'ajouterai qu'en tout cas je ne puis vous aider à la rechercher.

— Alors, Monsieur, dit froidement le vicomte, il ne me reste qu'à me retirer.

— Attendez, reprit le vieillard en se levant avec effort, j'ai une question à vous adresser. Dans la lettre que vous m'avez écrite, vous donnez votre adresse à Beechmont, à la propriété de Miss Norreys... Qui est cette dame, s'il vous plaît?

— La fille de feu le général Norreys, mort il y a deux ans aux Indes. C'est une très-riche héritière, et de plus une femme charmante, d'une grande beauté.

— Quel est son nom de baptême?

— Sicily.

— Sicily Norreys!.. C'est bien cela... Sachez donc que cette dame est ma nièce... Son

père était le frère de ma chère femme défunte. Dans son enfance, elle est venue plusieurs fois à Lonemoor, et je me rappelle qu'elle nous témoignait une grande tendresse. Je serais heureux de la revoir.

— Miss Norreys habite Beechmont en toute saison, dit Lord Chilton, assez étonné de cette parenté; elle a beaucoup d'amis, mais j'ignorais qu'elle eût des parents en Angleterre.

— Eh bien, je la verrai avant mon départ. Je vais quitter le pays pour toujours, Milord, et comme je n'ai pas d'enfants, elle sera mon héritière. C'est étonnant, continua-t-il, qu'avec sa beauté et sa fortune, elle ne se soit pas mariée.

— Oh! il n'est pas trop tard, dit Lord Chilton en se levant. Miss Norreys est encore

jeune; du reste, le bruit court qu'elle est fiancée.

— Vraiment! exclama le squire. Et qui va-t-elle épouser?

— Lord Darkwood.

— Lord Darkwood! répéta le vieillard dont le front s'assombrit, et qui semblait frappé de stupeur. Vous m'avez appris d'étranges nouvelles aujourd'hui, Milord, reprit-il. Je suis occupé à faire les préparatifs de mon départ; d'ici à quelques jours je serai prêt à me mettre en route et j'irai visiter Miss Norreys, en me rendant sur le Continent. Je vous demanderai le silence sur la conversation que nous venons d'avoir ensemble. J'aurai à lui raconter moi-même une histoire qui mettra promptement fin aux projets de mariage qu'elle a pu former... Il est de mon devoir de l'éclaircir avant qu'il ne soit trop tard. Lord Darkwood, continua-t-il en serrant les poings, me trouvera sur son chemin quand il s'y attendra le moins. Ne dites pas à Miss Norreys que je m'arrêterai à Beechmont, je veux lui faire une surprise, et surtout ne prononcez pas mon nom devant Lord Darkwood.

Le vicomte promit au vieillard d'être discret, et quelques instants plus tard, il lui fit ses adieux.

Impatient de savoir ce qui s'était passé à Beechmont et au château de Dunholm, pendant son absence, le jeune homme se remit aussitôt en route.

(A continuer.)